

Quand l'enfant tombe ou se cogne, chacune de ses rencontres blessantes avec l'angle rugueux du monde porte un nom. Et qui voudrait dresser une liste de l'ensemble de ces confrontations et de ces retrouvailles courrait le risque heureux de composer une litanie, les termes liés d'un très long charme.

Le piètre malheur de l'égratignure, le petit trou en forme d'étoile qui constitue l'écorchure, la figure virtuose et mathématique de l'éraflure, la trajectoire accidentelle de la coupure, l'ampoule qui est une hutte de peau et le bouton de moustique érectile et délicieux, la fente vive de la gerçure, le bleu, la flamboyance de la bosse, le chuintement de la morsure, la brûlure et sa paille de fer, la langue mordue, la seringue, l'aphte, l'écharde, le pus, les points de suture, le coup de soleil, le durillon et le bouton de fièvre, sont le lot rude et perçant de toutes les enfances. Ils nous ont fondés, ont gravé, pour chacun d'entre nous, leur histoire dans notre peau, dans les muqueuses de nos lèvres, dans les étages superficiels et profonds de notre chair, et nous ont lentement façonnés puis passionnés jusqu'à la jouissance.

Un être mathématique

L'enfant a l'appétit des brisants et des coupants. Les sparadraps, la gaze, le coton forment son linge intime de jeune fille. Et comme une jeune fille, en effet, il est possible que sa peau crie sans cesse aux écorces, au crépi, à la ronce et aux barbelés, saisis-moi au passage, ne me laisse pas au rebut. Et à l'épingle, au clou, au bois qui n'est pas limé, j'ai besoin d'attirer l'attention avant de retourner en poussière, si tu me faisais cadeau de temps en temps de quelque chose de coloré, en soie, même seulement un petit carré, tu me ferais un honneur particulièrement remarquable. Voilà pourquoi l'enfant porte une peau radieuse et absurde de papillon, avec ces mêmes taches et ces mêmes macules que l'œil peu exercé prendra pour une irritation illogique et momentanée.

La plus virtuose des figures qui puisse se voir sur la peau d'un enfant est l'éraflure. Marcher dans de hautes herbes sèches suffit en général pour que surgissent sur le mollet, comme d'un mur à décorer, de larges courbes sinueuses et balancées. Mais si l'on y regarde mieux, si l'on tâche du regard à démêler les lignes pour rendre à chaque pointe son ouvrage, alors l'éraflure est toujours une forme seule et dressée.

L'éraflure est un être mathématique. Elle est une ligne active, prenant librement ses ébats, avec une direction et une amplitude. Le long de cette ligne, des points plus profonds, répétitifs, donc plus puissamment colorés,

donnent le rythme, mais jamais plus rapide que les battements de jambes d'un nageur.

L'éraflure est toujours grêle et mince, aux bords à peine déchiquetés, elle ne forme pas surface comme l'égratignure, elle n'est presque jamais triple ou quintuple comme la griffure. Elle ne coule pas, à peine si elle suinte, même fraîche. De fait, elle ne se charge jamais, en guérissant, d'une croûte épaisse, cette belle patine des sucs qui va, selon les sangs, jusqu'à l'acajou.

L'éraflure ne se lèche pas. Elle semble une image déjà lointaine, qui n'aurait pas été calculée, filiforme et fragile, sans rien de pulpeux, comme une rafle de raisin, la rêverie légère et fascinée d'une épine qui s'est posée puis retirée d'elle-même, parce qu'elle n'avait ni puissance ni portée, qu'elle était captive et sans espoir d'ascension, bref, dans l'impuissance physique d'être flèche.

Le petit trou en forme d'étoile

Tout ce qu'il y a en nous de sot et de romanesque, l'écorchure nous le révèle parce qu'elle est forte en peur. Un écorché ne crâne pas, Même s'il a d'abord crié, il est soudain devenu silencieux. A présent, il se tient le coude ou le genou, il l'attire contre son cœur, sans ménagement, fâché de sa brusque volte-face, surpris d'avoir cessé son tapage, qui promettait pourtant, pour mieux regarder en lui-même.

La langue sèche de soif et de curiosité, il pense à des citrons, des groseilles mi-mûres, des consolations acides, fraîches, vertes. S'il ne parvient pas à s'arracher au spectacle de son propre sang, c'est qu'il en a soif pour la première fois. Les lèvres lui brûlent, sa gorge est malade, il sait qu'il ne pourra pas tirer vanité du sceau et du ruban rouges qui lui coulent maintenant sur le mollet ou sur l'avant-bras parce qu'il a pénétré dans ce lieu étranger qu'il habite seul, qu'il prenait pour un abri, et qui n'en est pas un.

De sa propre anatomie, la peur donne toujours une confuse mais universelle culture. Ce qu'il sait, au fond de lui, c'est que les portes de son enfer viennent de s'entrouvrir. Il a vu le spectacle comique et effrayant de son intérieur.

Chaque écorchure suivante est la confirmation de cette vision, toujours plus profonde et plus ample, d'un cadavre préparé en salle de dissection, couché sur le dos, avec une fenêtre rectangulaire ménagée à travers les muscles épais de l'abdomen et d'autres interstices, longs et minces, découpés entre chaque tendon pour que la tête des os soit plus ronde et plus accessible.

L'écorchure n'est pas le désagrément nécessaire des promenades en vélo et des sauts dans les ronces et dans les fourrés, elle est une fenêtre soudain en soi, le petit trou en forme d'étoile par lequel passent pour la première fois les rayons du soleil. Alors l'ombre au-dedans est un cône qui grandit.

Un bien piètre malheur

Par définition, une égratignure n'est rien, elle compte pour du beurre, elle n'est qu'un fou rire qu'on prend quand on l'a échappé belle. Une égratignure ne fait pas de tort à celui qui la subit, au contraire elle s'exhibe comme la marque providentielle laissée par l'étendard ou la lance de l'archange protecteur intervenu en votre faveur, et il faut apprendre à regarder à travers elle pour appréhender ce qu'elle aurait pu être et n'a pas été, par exemple une amputation ou une atroce mutilation à un croisement de routes.

Sans cela, sans cette présence indéniable et suprême de petit-rien-du-tout-qui-n'est-pas-mortel, l'égratignure serait un bien piètre malheur car, en dehors du divin mystère de la chance, elle n'a ni la beauté sourde de ce qui est vraiment sanglant, ni le relief inquiétant des chairs longuement et douloureusement travaillées par un corps étranger. On pourrait même la prendre pour une tige de mauvaise herbe, rougeâtre, sèche, une brindille que la sueur retient. Tout ce qui est superficiel est désastreux.

Ainsi l'égratignure ne se traite pas, sinon par le mépris. Elle ne nécessite ni mercurochrome ni pansement, à peine un rapide savonnage à mains nus.

Incapable même de flatter l'amour-propre du petit martyr, qui rêve de plâtre et d'hôpitaux, l'égratignure est vouée à l'oubli. Elle n'aura rien taché, elle ne durera pas, elle est une trace légère laissée par un cerf sur la terre gelée.

Une trajectoire accidentelle

Une lame (ou le tranchant d'une feuille de papier) fuyant son orbite est attirée dans les parages de la chair, déviée, contrainte de fendre l'atmosphère qui l'entoure, c'est-à-dire la peau, puis la chair elle-même. Cette tranchante échappe de justesse, comme étoile filante embrasée, au danger de devoir rester attaché à la chair pour toujours et, fendant tout ce qui est devant elle, poursuit son chemin dans l'espace.

Ainsi la coupure est-elle une trajectoire accidentelle et n'a donc, par conséquent, qu'une valeur linéaire : elle est courte ou longue, large ou étroite. Mais à regarder la coupure fraîche, ses berges maintenant écartées l'une de l'autre, le sang un peu obscur qui en tapisse le fond, l'enfant se met à rêver. Comme il se doit, parce qu'il n'est encore qu'un songeur, ses lèvres s'agitent, sa langue cherche un chemin le long de son palais. Il ne se rend pas compte qu'il a mis le doigt dans la bouche et qu'il tète. Alors seulement, quand la coupure est propre, imprégnée de salive et déjà se cicatrisant, l'enfant remarque qu'elle est un canyon plein de rochers ébréchés, une mine de sel à ciel ouvert, et qu'il demeure, là-dedans, dans cette ruelle minuscule, une douleur extrêmement compliquée, rouge et or, concentrée et réduite en une si petite surface qu'on a de la peine à croire que ce tourment assourdissant peut provenir d'une blessure infime, trop petite et trop peu colorée pour ressembler même à un signal lumineux.

On n'est pas frôlé impunément par les astres. La coupure continue de brûler, de piquer, il y a là dedans quelque chose de vivant et d'outré, une étincelle qui se révolte. L'enfant pose les poings sur les hanches et se penche en arrière, il contemple le ciel, longtemps, assez longtemps pour réussir à lui rendre, juste par la colère de son regard, le petit grain de gravité qui s'était écarté de sa voie.

Rouge idéal

Pratiquement tous les enfants se sont posé, sans résultat, la question de comprendre pourquoi il arrive parfois que l'estafilade soit sereine et mystérieuse alors que le soin qu'elle suppose est, lui, brisant, mordant, douloureux au point qu'on s'effondre lentement contre le lavabo comme si l'épreuve noire et inamicale de la blessure ne commençait qu'au moment précis où on la nettoie.

Il n'existe pas de raccourci ou d'allègement de la peine dans le domaine de l'antisepsie. Le nettoyage à l'eau et au savon de Marseille est une pénitence obligatoire. Et le châtimement de l'eau courante visitant la plaie une démonstration prouvant clairement que la pureté sera le résultat de souffrances arrogantes et notoires ou ne sera pas. Il est possible que pendant les tourments du rinçage, l'enfant, vigoureusement maintenu par les épaules, se soit tout de même laissé aller à crier et tourner sur lui-même jusqu'au vertige. C'est le cas de l'oublieux. Mais la plupart des enfants savent que les trépignements et la crispation n'auront pas le pouvoir d'escamoter, sur l'étagère métallique de l'armoire à pharmacie, le flacon d'alcool. L'intransigeance de l'alcool, fût-ce à 60 degrés seulement, sa

brutalité sans concessions sont tellement fascinants que l'enfant a souvent l'impression que la blessure est entrée de plein fouet en contact avec le flacon lui-même, heurtée par sa paroi de verre glacé, sa dureté de pierre, son tracé au couteau. Qu'un liquide versé sur un coton, c'est-à-dire une chose molle et mouillée, informe et désespérément faible se comporte ainsi, aussi tangible et expressif qu'un coup de poing trempé, cela compte sans doute, au moins pour moitié, dans le surmenage qui fait lentement vaciller l'enfant. Il se tient le front et enfin sanglote avec un calme de dormeur au moment où on le badigeonne au rouge idéal du mercurochrome.

Un repas de sang

Même s'il avait la plante protégée de la terre par du cuir, comme les hobbits ou les marcheurs des forêts équatoriales, même s'il ne craignait pas, dans l'eau, de poser le pied sur une vive, sur de la mosaïque ébréchée, un serpent, des couteaux, vivants ou non, l'enfant subirait malgré tout le châtement qui vient du ciel. Le jour, il se lève des yeux pâles et scandalisés sur la guêpe qui est un petit coup de rasoir, sur l'abeille qui brûle comme un pistolet tenu d'une main molle, sur le frelon qui est, lui, une vraie balle, avec un éclair orangé et de la fumée. Il y a aussi le taon crasseux aux lourdes bottes indécises et souillées. La nuit, il écoute le moustique qui va lui donner, avec la démangeaison, son premier vrai plaisir. Ce que cherche alors la main endormie qui tâtonne et trouve la surface douce et chaude, avec un peu de chagrin, avec aussi la force et l'envie de jouir, c'est le petit globe de volupté qui vient de pousser là, un organe de plaisir nomade, impair, érectile et délicieux, que le moustique déplace chaque nuit. Une douleur, une rougeur, une chaleur, persuasives et régulières, font de la piqûre un instrument, un objet et un lieu de plaisir. Gratter équivaut à capituler. Et lentement, passant les ongles sur la piqûre, non pas en ramenant les doigts vers soi, comme avec une pelle, mais en frottant avec le dessus de l'ongle, sa partie polie, l'enfant jouit mystérieusement, à demi endormi. Cela ressemble en tout point à l'orgasme en rêve. L'enfant se réveille avec inquiétude. Bourdonnant, fourmillant, tous les insectes ont la voix du sang. Il n'est presque pas possible de distinguer entre les veines et les artères que l'on entend battre dans ses tempes, dans son oreille, et le petit tumulte des ailes du moustique. Se débarrasser du moustique, c'est vouloir échapper à la circulation en soi de ses propres fluides. C'est pourquoi les mouvements du piqué, tout comme ceux du cinglé qui voudrait sortir de sa camisole, sont d'inutiles sauts de carpe. Enfermé avec le moustique dans le même tonneau plein de poix, de clous, de chiens et de chats, l'enfant scrute les murs de sa chambre. Il sait,

dit une seule chose : Je ne suis qu'un repas de sang.